

L'Humanité Rouge

Quotidien
des communistes marxistes léninistes de France

BP 61 75861 Paris Cedex 18
CCP 30 226 72 La Source

8 MARS JOURNEE INTERNATIONALE DES FEMMES

Supplément à l'HUMANITE ROUGE No 641 du mercredi 9 mars 1977

• Azur (Vincennes)

Une conscience forgée dans la lutte

Dans la biscuiterie Azur de Vincennes, des travailleuses et travailleurs en majorité immigrés sont en lutte pour défendre leur emploi et améliorer leurs conditions de travail. Le 7 décembre, ils se mettaient en grève. C'est au cours de cette grève que, à travers l'action syndicale, les travailleuses d'Azur ont pris l'initiative de lutter fermement contre les obstacles qui s'opposent bien souvent à leur participation à la lutte des classes.

Elles ont posé en particulier le problème des maris qui ne veulent pas laisser leur femme occuper l'usine, le problème de la garde des enfants, celui de leur participation active à la lutte : animation, prise de parole, partage des responsabilités et des tâches.

Elles ont pris des mesures concrètes et obtenu certaines victoires. En voici quelques exemples :

— elles ont fait visiter l'usine aux maris, leur ont montré les mauvaises conditions dans lesquelles travaillaient les ouvrières pour mieux les convaincre de la nécessité de la lutte.

(Suite p. 3)

UNE GRANDE FORCE REVOLUTIONNAIRE

NON AUX LICENCIEMENTS A TRAVAIL EGAL SALAIRE EGAL



L'Union de la gauche et les «qualités féminines»

Lors d'un meeting préélectoral de la liste de l'Union de la gauche à Châtelleraut, une des femmes présentes s'exprimait ainsi (après les discours de 3 hommes sur la gestion, l'aménagement et l'animation de la commune) : « Je n'ai pas la prétention de vous faire un discours savant... avec mes qualités féminines, ma sensibilité, mon sens pratique et mon sens des responsabilités familiales, j'assumerais ma place comme collaboratrice au sein de cette équipe municipale. »

Quelques jours plus tard, la feuille « Femmes aujourd'hui, demain » distribuée par le PCF racontait l'exemple d'une jeune femme qui se vantait « de ne rien connaître en politique » et d'avoir fait 15 adhésions au PCF dans son entreprise.

Voilà une image des femmes qui ne diffère pas beaucoup de celle que la bourgeoisie voudrait nous inculquer.

Femme légère, insouciant, sensible, petite tête, incapable de participer à part entière à des décisions importantes, collaboratrice subalterne. Les femmes ne doivent se faire aucune illusion sur un « supposé » changement de leur condition avec l'Union de la gauche.

Correspondante Châtelleraut.

Editorial

En 1925, célébrant la journée internationale des femmes, Staline déclarait :

« Les femmes travailleuses — les ouvrières et les paysannes — sont une grande réserve de la classe ouvrière. Cette réserve représente une bonne moitié de la population. Le côté qu'elle choisit — pour ou contre la classe ouvrière — détermine le sort du pouvoir prolétarien. »

En France, aujourd'hui, cette affirmation reste toujours vraie. L'engagement des femmes dans la lutte de classe reste une condition déterminante du triomphe de la révolution prolétarienne dans notre pays.

Cet engagement, les femmes du peuple y aspirent du plus profond d'elles-mêmes. Parce que le capitalisme les exploite durement et doublement : à l'usine, à la ferme, au magasin ou au bureau. Mais aussi quand il les jette en priorité sur le pavé pour « restructurer » ses profits, quand il les enchaîne à la maison dans ce que Lénine appelait « l'abrutissant esclavage domestique », parce qu'il les méprise, cherche à les infantiliser, à les ridiculiser, à les asservir.

De cette situation, les femmes en ont plus qu'assez. Doublement opprimées, elles ont doublement intérêt à voir se lever le jour de l'avènement du socialisme qui créera les conditions nécessaires à leur totale libération.

La bourgeoisie le sait qui accumule les obstacles qui visent à les empêcher de prendre toute leur place dans le combat révolutionnaire.

Par les conditions matérielles qu'elle leur impose d'abord : cette double journée de travail qui n'est jamais finie, les mille préoccupations mesquines qu'il faut

bien assumer, la fatigue physique et nerveuse permanente...

Par l'idéologie réactionnaire qu'elle propage et qui veut enfermer les femmes dans une image d'elle-même faite d'infériorité, de soumission, de passivité. Une image que les faux communistes du PCF reprennent volontiers à leur compte, par exemple en cherchant à faire du 8 mars une « journée des vertus féminines », dépouillées de toutes ses traditions révolutionnaires.

Sans oublier, et ce n'est pas mince, le manque de confiance en soi qu'engendre cette situation : la difficulté de trouver le temps de lire, de réfléchir, la peur de parler en public parce qu'à travers ce qu'on dit, on sent bien que c'est toutes les femmes qui sont jugées.

Et aussi, cela existe, l'incompréhension du mari, de la famille, des camarades de travail, quand on fait grève, quand on s'absente pour des réunions syndicales parce qu'alors on ne répond pas au modèle que cette société nous impose.

Tous ces obstacles, toutes ces montagnes qui pèsent sur les épaules des femmes, elles ont déjà commencé à les briser pour participer aux luttes de classe, dans les usines, les bureaux, les HLM. Et ainsi, elles prennent davantage conscience que la cause de leur libération et celle de l'émancipation de toute la société ne sont qu'une seule et même cause. C'est le devoir de tous les révolutionnaires, hommes et femmes, de les aider à être présentes et actives dans tous les aspects de la lutte de classe. Parce que c'est juste, parce que le sort de la révolution prolétarienne en dépend.

Rappel historique

Le 8 mars 1857, des milliers d'ouvrières de l'habillement descendaient dans les rues de New-York et de Chicago pour protester contre leurs conditions de travail, les salaires de misère et surtout pour exiger une réduction de la journée de travail qui, à cette époque, s'élevait sur 12 heures pleines.

Leurs cortèges étaient sauvagement réprimés par la police américaine. 50 ans plus tard, le 8 mars 1908, la même scène se répétait pour les mêmes revendications : réduction de la journée de travail et amélioration des conditions de travail.

Deux ans plus tard, le 8 mars 1910, la grande militante communiste Clara Zetkin proposait devant les partis du monde entier luttant pour le socialisme, dans le cadre de la 2e Internationale, que le 8 mars devienne une journée internationale des femmes.

Depuis, chaque 8 mars est l'occasion de célébrer à travers le monde entier l'irremplaçable contribution des femmes aux luttes révolutionnaires de leur peuple.

Femmes dans le combat

Droit au travail pour les femmes

Le travail des femmes ne date pas d'aujourd'hui : les femmes paysannes, celles de la classe ouvrière, ont toujours travaillé. Aujourd'hui, elles représentent près de 40 % de la population active.

Elles travaillent parce que, tout d'abord, c'est une nécessité économique pour la plupart d'entre elles, mais aussi parce que nombre de femmes remettent en question le rôle qui leur a été attribué dans la société. Les femmes sont des êtres humains à part entière : être père et travailleur c'est normal. Etre mère et travailleuse est seulement toléré dans la mesure où cela correspond aux besoins des capitalistes.

Oh, bien sûr, le droit à l'emploi, sans discrimination sexuelle, est inscrit dans la Constitution : qu'en est-il en réalité ?

Le capitalisme n'a qu'un seul but : la recherche du profit maximum. Quand ses intérêts l'exigent, il n'hésite pas à priver de travail des millions de travailleurs. C'est ce qui se passe à l'heure actuelle. Pour être concurrentiel, le capitalisme est obligé de restructurer et de moderniser son industrie. Comme nous allons le voir, ce sont les femmes qui sont les premières victimes de cette course au profit.

En 1976, le chômage des femmes s'est aggravé. De 49,8 % du total des demandeurs d'emploi en décembre 1975, il est passé à 53,8 % en décembre 1976. Pourquoi ?

— parce que les femmes sont très présentes dans les secteurs les plus touchés par la crise, c'est-à-dire dans des secteurs où la restructuration bat son plein.

— parce qu'elles n'accèdent que très difficilement à la formation et à la qualification professionnelle : 52 % des femmes sont OS ; et 5 % des femmes seulement bénéficient de la FPA. Elles ne peuvent donc répondre à la nécessité demandée par le patronat d'une qualification.

— parce qu'à l'heure actuelle, le patronat développe l'intérim et les contrats à durée déterminée. Les femmes sont particulièrement nombreuses à être victimes de cette politique du patronat.

— parce que dans le secteur public et nationalisé, la

titularisation est de plus en plus rare (enseignement, hôpitaux, etc.) On ne licencie pas les agents titulaires. Mais on ne réintègre pas les agents en disponibilité... et on congédie les auxiliaires et les stagiaires.

Dans l'enseignement technique, par exemple, parmi les professeurs de l'industrie de l'habillement, il y a 1 010 auxiliaires pour 1 487 titulaires et 98 % des auxiliaires sont des femmes.

Voilà comment le capitalisme reconnaît le droit au travail pour les femmes. Mais cela n'est pas tout ; beaucoup plus sournoisement, il empêche les femmes de travailler. Comment ?

— en surexploitant les travailleuses : les usines de femmes sont de véritables bagnes. C'est là que les conditions de travail sont les plus mauvaises (travail à la chaîne, au rendement).

— en leur payant des salaires de misère : 64,2 % des femmes gagnent moins de 2 000 F par mois contre 34,4 % des travailleurs.

— en ne construisant pas de crèches, ni de garderies, ni aucun équipement collectif susceptible de soulager, pour une bonne part, le travail ménager qui repose encore presque exclusivement sur les épaules des femmes.

— en diffusant toute une propagande sur le rôle des femmes dont la mission serait de rester au foyer : «Autant l'homme a pour vocation fondamentale de travailler dans les usines et les bureaux, autant une partie de la vie des femmes peut se passer ailleurs» a déclaré Beullac, ministre du Travail.

Et comme si tout cela ne suffisait pas encore, on fait un odieux chantage aux femmes en essayant de leur faire croire que celles qui travaillent sont de mauvaises mères.

Alors le droit au travail dans toute cela ?

Oui, vraiment, plus que tout autre, les femmes du peuple ont intérêt à la révolution prolétarienne. C'est une immense force révolutionnaire qui se lève. Et avec elle, la classe ouvrière sera victorieuse.



• Port-de-Bouc (Bouches-du-Rhône)

Les femmes révisionnistes ... et Kafka

L'édition régionale de la Provence de «La Marseillaise» a publié le 28 février dernier la relation d'une «initiative remarquable : la matinée théâtrale de l'UFF».

Le quotidien révisionniste du Sud-Ouest y lance à plusieurs reprises ses «bravos» enthousiastes, tout en regrettant «qu'une majorité de parents n'aient pas compris» la merveilleuse initiative de la section locale de l'UFF, qui avait organisée une crèche pour leur permettre d'assister à une séance spéciale donnée par le «Théâtre de la parole».

La pièce présentée n'était autre que «L'enclavée», tirée de l'œuvre «Le terrier» de Kafka !

Si vous ne connaissez pas ce que contient «l'œuvre» de Kafka, reportez-vous simplement au Petit Larousse illustré qui ne saurait être suspect d'abonder dans la constestation des valeurs bourgeoises, vous y lirez que «l'œuvre de Kafka exprime le désespoir de l'homme devant l'absurdité de l'existence».

Pas très gaies, les femmes de l'UFF de Port-de-Bouc, non ?

L'idéologie que traduit leur choix de théâtre constitue une manifestation de plus du caractère de classe du révisionnisme moderne et du fameux manifeste d'Argenteuil du faux Parti communiste français.

Mais les femmes d'ouvriers de la cité méditerranéenne ne sont pas tombées dans le piège qui leur était tendu. Les photos publiées par «La Marseillaise» permettent de décompter les spectateurs au nombre maximum de 25 ! Kafka offert par l'UFF de Port-de-Bouc... un vrai «bide» !

Tant mieux pour la bonne santé morale des travailleuses de cette localité !

Un lecteur non «kafkaïen».

Un exemple : la Maurienne

La Maurienne est une vallée de Savoie où le problème de l'emploi féminin est particulièrement crucial.

Les hommes trouvent tant bien que mal du travail dans les grosses industries chimiques et d'aluminium (PUK) ou dans des entreprises du bâtiment.

Pour les femmes, 2 usines : textile (Fusalp), électronique (CIT-Alcatel). Il n'y a pratiquement pas de bureaux ni d'organismes sociaux, quelques travaux de ménage c'est tout.

Actuellement, l'automatisation du téléphone doit supprimer une centaine d'emplois pour des femmes qui seront reclassées à 50 ou 100 km de la vallée.

Ces chiffres montrent d'une façon éloquentes combien le chômage atteint les femmes.

Mais, en fait, ces chiffres ne révèlent qu'une petite partie du problème. Beaucoup en effet ne se déclarent ni chômeuses, ni officiellement demandeuses d'emploi, tellement il est devenu évident pour elles qu'il est quasiment impossible de trouver du travail. Il est devenu courant d'entendre des réflexions désabusées : «De toute façon, il n'y a pas de travail ici, ce n'est pas la peine d'en chercher».

Celles qui, cependant, sont poussées par des conditions de vie déplorables à trouver à tout prix un emploi sans quitter la vallée sont alors confrontées avec

toute l'idéologie méprisante de la femme, et avec le capitalisme, sous son visage le plus odieux.

Si elles ont des enfants, pas question de travailler un peu loin de chez elles : les cars et les trains sont rares et coûteux ; il n'y a pas de cantine pour les enfants le midi.

Si elles vont à l'agence pour l'emploi, on les fera venir et revenir en vain.

Les emplois les plus «fréquents» sont des emplois non qualifiés (ménage, cuisine) dans l'hôtellerie ou des usines.

Dans l'hôtellerie, il s'agit d'emplois saisonniers ne pouvant constituer que des salaires d'appoint à certaines périodes de l'année.

Quant au travail en stations, il n'est pas question pour les femmes ayant des enfants de partir 3 mois sans redescendre chez elles.

Celles qui sont embauchées pour nettoyer certains bureaux d'entreprises ou laver la vaisselle sur les chantiers commencent à l'aube, reviennent tard le soir, sont traitées avec mépris, payées au SMIC et n'ont que le droit de se taire.

Voilà ce qui explique que beaucoup de femmes en Maurienne tirent un trait sur leurs possibilités de travailler, et restent chez elles, parce qu'elles ne peuvent faire autrement.

Au 31/12/76, on notait pour une population de 43 390 Mauriennais comprenant environ 10 000 salariés :

Demandes d'emploi non satisfaites	
Adultes	Jeunes (17 à 23 ans)
Hommes : 181	Hommes : 61 (dont 24 demandant leur 1er emploi)
Femmes : 325	Femmes : 255 (dont 99 demandant leur 1er emploi)

(*) Source Insee



Femmes dans le combat

A propos du livre de Jeannette Laot

Quelle stratégie pour les femmes ?

Un nouveau livre sur les femmes vient de sortir : «Stratégies pour les femmes». Son auteur, Jeannette Laot, est la seule femme membre de la Commission exécutive de la CFDT.

Ce livre sort à un moment où il est beaucoup question des «problèmes féminins». Ce n'est pas un hasard. En effet, les différents partis bourgeois, tant de droite que de gauche, tentent de se servir de la révolte des femmes pour se maintenir ou accéder au pouvoir.

«Stratégies pour les femmes» n'échappe pas à cette règle. En réaffirmant dans ce livre son soutien à l'Union de la gauche, la direction de la CFDT, à travers Jeannette Laot,

Homme et femmes exploités, nous avons tous un ennemi commun : le système capitaliste. Les femmes le savent bien, elles, qui depuis que la société capitaliste existe, ont toujours lutté aux côtés de leurs compagnons contre l'exploitation.

LIER LUTTE ANTICAPITALISTE ET LUTTE DE LIBERATION DES FEMMES DANS UNE MEME LUTTE REVOLUTIONNAIRE

Certes, sur les épaules des femmes pèse une autre montagne : celle de la société patriarcale qui ne leur reconnaît comme rôle que celui de mère et d'épouse.

La bourgeoisie s'appuie sur cette séparation des rôles, sur la division du travail et la surexploitation des femmes.

Et nous ne pouvons qu'être d'accord avec Jeannette Laot lorsqu'elle rejette le féminisme bourgeois qui voudrait se servir de cette division objective entre hommes et femmes pour créer un vaste front rassemblant toutes les femmes, celles des classes opprimées et de la classe exploiteuse. Non, nous ne subissons pas toutes la même oppression, et jamais nous ne nous allions aux femmes de la classe bourgeoise pour combattre nos frères de classe.

L'EMANCIPATION DES FEMMES UNE QUESTION QUI CONCERNE AUSSI LES HOMMES

A qui profite la surexploitation des femmes ? Au système capitaliste. En effet, mille obstacles se dressent devant les femmes pour essayer de les empêcher de participer de toutes leurs forces aux combats révolutionnaires. En voici un tableau fort rapide : l'éducation que l'on nous donne dès notre naissance (le rôle d'une femme c'est d'être mère, d'élever ses enfants et reproduire la force de travail de son mari, l'esprit de soumission aux hommes). Tout cela veut dire : une charge de travail absolument énorme (travailler 8 heures par jour à l'usine ou au bureau, s'occuper des enfants, faire le ménage, les courses, préparer les repas, faire la lessive, etc.). Quel temps reste-t-il ? Voilà des obstacles de taille.

Et pourtant, malgré tout cela, de nombreuses femmes se battent. Malheureusement, elles rencontrent trop d'indifférence de la part des hommes qui ne comprennent pas que mille liens essayent de les retenir. Ils ne comprennent

essaya d'entraîner les femmes du peuple sur une fausse voie, celle du maintien camouflé du système capitaliste.

Il est donc extrêmement important de combattre fermement l'orientation contenue dans ce livre, d'autant plus que par ailleurs, Jeannette Laot y développe un certain nombre de prises de position intéressantes concernant la «question des femmes». Que l'on incite les femmes à se battre pour conquérir leurs droits est une chose positive, mais qu'au nom de cela, on essaye de les détourner de la seule voie qui puisse les conduire à leur émancipation totale, la Révolution prolétarienne, est une mystification des plus dangereuses.

UN EXEMPLE : LA PLACE DES FEMMES DANS LA CFDT

Baucoup d'hommes n'ont pas encore compris cela. Pourquoi si peu de femmes dans les organismes dirigeants syndicaux par exemple ? Des militantes syndicalistes se plaignent souvent à mi-voix d'être cantonnées à des tâches subalternes : taper les tracts, par exemple, mais ne pas être réellement associées à leur rédaction.

Jeannette Laot avoue dans son livre, qu'au sein de la CFDT, ce problème est loin d'être compris.

C'est un des passages les plus intéressants de son livre que celui où elle décrit le dur combat mené par des femmes, au sein des struc-

tures syndicales, pour imposer à leurs camarades hommes que les problèmes spécifiques des travailleuses puissent être posés.

Problèmes de discrimination dans le travail, mais aussi dans la possibilité de participer à la lutte syndicale et d'y prendre des responsabilités.

La résistance rencontrée par la Commission féminine de la CFDT auprès des organisations syndicales, reflète bien l'influence de l'idéologie bourgeoise sur cette question.

UN PROJET POLITIQUE REFORMISTE

Mais en définitive, à travers des descriptions intéressantes et des observations pertinentes sur les discriminations qui pèsent sur les

femmes, quel avenir Jeannette Laot leur trace-t-elle ? Quelle «stratégie» leur définit-elle ?

C'est celle de la direction réformiste du Bureau confédéral de la CFDT, celle aussi du Parti socialiste dont elle est une sympathisante bien connue. Plusieurs points en témoignent :

Voilà comment, Jeannette Laot parle des événements de Mai 1968 : «Nous vivions ces événements comme si nous allions entrer dans une période où un pouvoir plus proche des travailleurs permettrait d'entreprendre la modification des rapports de production, des rapports économiques et sociaux ; le régime ne serait pas devenu socialiste du jour au lendemain mais un rapport favorable aux travailleurs aurait été créé, situation comparable à ce qui se serait passé si nous avions gagné les élections présidentielles de 74».

Et un peu plus loin, elle prend la défense de F. Mitterrand : «Aujourd'hui Françoise Giroud récidive. Au lieu de parler de l'inca-

pacité de son gouvernement et de l'échec de sa propre action pour changer la condition des femmes, elle taxe F. Mitterrand de mysogine au lieu de comparer les réalisations et les programmes de la droite aux mesures économiques et sociales que la gauche préconise et qu'elle réalisera».

Enfin, après cette déclaration de foi, Jeannette Laot, au nom de ce soutien au Programme commun, approuve très explicitement les exclusions de la CFDT des militants et sections qui se placent sur des positions de lutte classe contre classe : «Je l'ai dit pour la CFDT, le conflit est un

facteur de progrès, à condition que la contestation ne soit pas institutionnalisée. Car il y a une différence importante entre des militants syndicaux qui s'inscrivent dans l'action de l'organisation et ceux qui

veulent l'utiliser à des fins décidées par eux-mêmes ou à l'extérieur, dans des partis ou des groupuscules...».

Une usine de femmes

Comme au Moyen-Age

Etudiante à la recherche d'un emploi, je me suis inscrite à l'ANPE qui me donnait 2 F par jour et qui ne m'a jamais rien proposé. Après 4 mois d'attente et de recherches dans les petites annonces sans résultat, me heurtant aux refus polis ou moins polis des employeurs pour «manque d'expérience professionnelle» ou «manque de qualification», je me suis trouvée contrainte à travailler là où on embauchait sans

Suite de la p. 1.

Elles leur ont fait comprendre aussi la nécessité de partager les tâches ménagères pour que la femme puisse occuper l'usine. Et certains maris sont venus occuper avec leur femme le soir après leur travail et les week-end.

— Les travailleuses ont veillé à ce que les femmes prennent la parole. Dans les assemblées générales, avant la grève, c'était le délégué homme qui parlait mais pendant la grève, les hommes et les femmes se sont répartis les prises de parole.

— Auparavant, toutes les tâches de nettoyage (au moment des repas, nettoyage des machines) étaient laissées aux ouvrières, maintenant les hommes s'y sont mis aussi.

D'autres problèmes sont restés en suspens ou n'ont pas été discutés (sur l'inégalité des salaires par exemple) mais le principal, c'est le déblocage sur la question et

problème les non-qualifiés, les «sans-expérience».

J'ai donc accepté un emploi d'ouvrière non spécialisée sur une chaîne de montage de machines à écrire d'une petite entreprise de sous-traitance d'IBM, où l'on n'embauchait que des femmes et pour cause ! Je touchais à peine 1 300 F par mois net.

Et je faisais découverte sur découverte. On se serait cru au Moyen-Age.

Pour commencer, on ne

toutes les petites victoires obtenues représentent des acquis importants pour toutes les travailleuses, mais aussi pour les travailleurs : elles montrent la voie à suivre pour lutter contre la division hommes-femmes, entretenue par le système capitaliste, pour la participation massive des femmes à la lutte. Elles renforcent les liens de solidarité qui unissent les travailleurs et les travailleuses contre leur ennemi commun : le système capitaliste, tout en ne mettant pas de côté les problèmes idéologiques et matériels pesant sur les femmes qui font partie intégrante de la lutte de classe.

Les travailleuses d'Azur se sont donné les moyens pour lutter contre l'exploitation et contre la discrimination à leur égard en comprenant clairement que ces deux aspects de la lutte sont au service de l'émancipation de tous les travailleurs.

m'embauchait que si je faisais des heures supplémentaires (45 heures par semaine). Ensuite, le rendement : on m'a dit qu'au bout de 15 jours je devais arriver à faire 80 machines à la journée. Or, j'ai appris que les autres ouvrières en faisaient 60.

Pour augmenter le rendement, on divisait les opérations au maximum. Par exemple : une seule opération qui consiste à régler un jeu de vis et faire un montage sur 40 machines dans la journée, est divisé en 2 opérations : une ouvrière fait 80 jeux et une autre 80 montages, en fait on les pousse à en faire 100 chacune, car l'opération est plus simple. Résultat : gain de 60 machines par jour pour le patron, mais dégradation de l'état de santé des ouvrières surtout en ce qui concerne les yeux et le système nerveux (nombreuses crises de nerfs). Toutes les ouvrières qui font les jeux ont été obligées de porter des lunettes au bout d'un mois ou deux. Et leur salaire n'a pas été augmenté pour autant.

Les chefs entretenaient tout un climat sur le personnel pour lui faire accepter les heures supplémentaires : «Mesdames, en janvier, il y aura sûrement des licenciements, car l'entreprise est en déficit, on n'arrive pas à fournir IBM. IBM ne voudra plus travailler avec nous.», «Il faut absolument se serrer les coudes pour pouvoir garder notre travail», etc.

Celles qui refusaient les heures supplémentaires, sentaient peser sur elles les regards menaçants de toute la hiérarchie des patrons, chefs

du personnel, chef d'atelier.

Lorsque j'ai expliqué au patron que je ne pouvais pas rester jusqu'à 18 heures à cause de ma fille, il m'a dit de faire la journée continue (8 heures/17 heures avec seulement 1/4 d'heure de pause à midi). Les problèmes des ouvrières, ça, on n'en tient pas compte, il n'y a que les intérêts du patron. Manque de chance pour lui, deux jours après, il y eut une panne dans



l'entreprise qui nous fournissait les pièces si bien qu'on n'avait plus de travail, alors pour ne pas nous payer à ne rien faire, on nous a obligées à faire le ménage de l'usine dans les moindres recoins, les murs, le sol, jusqu'aux roulettes de la chaîne ! Toute protestation était étouffée par les chefs, les sous-chefs qui nous disaient qu'il n'y avait pas de honte à prendre un balai, qu'on se prenait pour qui et que de toute façon on n'avait pas intérêt à refuser le travail en ce moment... Tout le baratin habituel ! Et puis les

femmes, c'est fait pour faire le ménage...

Lorsque nous avons été approvisionnées à nouveau, il a encore fallu récupérer les heures perdues.

Le matin, si on pointe à 8 heures 01, au lieu de 8 heures, on nous retire 1/4 d'heure sur la paye, de même le soir si on pointe à 16 h 59 au lieu de 17 heures. Il n'y a qu'une seule pointeuse pour 70 personnes, cela veut dire qu'il faut arriver le matin 1/4 d'heure à l'avance pour être sûre de pointer à l'heure. Et le soir, on part de fait 1/4 d'heure plus tard, le temps de se laver les mains (car c'est un travail sale) et de faire la queue au pointage.

La réflexion «Ah, s'il y avait un syndicat, ça ne se passerait pas comme ça» a été jugée subversive, on a considéré que cette travailleuse n'était pas «rentable» à l'entreprise et on l'a licenciée.

Les chefs ne se gênent pas pour nous considérer comme des êtres inférieurs, incapables de réfléchir ; ils nous adressent la parole avec mépris et même vulgarité, ils nous interdisent de parler...

Et je n'ai décrit que les conditions de travail dans l'entreprise. Or, on sait qu'à cela s'ajoute les conditions de vie de la société :

c'était l'angoisse de beaucoup d'ouvrières, particulièrement les femmes seules, les enfants à faire garder, la deuxième journée de travail en rentrant à la maison. Des années de surexploitation, d'oppression, de conditionnement. Bref, la vie infernale que le capitalisme réserve aux ouvrières.

Femmes dans le combat

Femme d'ouvrier, mère de 7 enfants, ménagère

Une militante révolutionnaire

D'une lectrice qui se présente comme militante du PCMLF, nous avons reçu le témoignage suivant qui est un exemple révolutionnaire et un appel à toutes les femmes du peuple :

« Mon mari ouvrier travaille en 3x8, j'ai sept enfants. Je milite dans la cellule d'entreprise de mon mari. Donc, pour moi, il se pose de nombreux problèmes familiaux.

Quel est mon travail militant ? C'est d'abord, dans mon immeuble, d'être connue comme communiste et d'agir comme telle. L'important, c'est d'être toujours disponible. Quand des travailleurs immigrés ont besoin de renseignements, je les aide. C'est souvent pas grand chose : une lettre, un renseignement sur la Sécurité sociale, les allocations familiales, etc.

En plus, je participe à l'Association des parents d'élèves. Dans certaines discussions, avec mon mari, nous avons pris position face à l'orientation petite-bourgeoise qui régent ce genre d'associations, dont souvent les travailleurs se sentent exclus parce qu'elles sont dirigées par des notables. Nous sommes maintenant tous deux membres du bureau de cette association.

Vous le voyez, mon rôle actif est donc minime, la société bourgeoise ne me donne pas le choix (il y a seulement deux crèches dans notre ville et beaucoup de chômage aussi).

Mais j'ai conscience de militer aussi en aidant mon mari : Oui, c'est pas toujours drôle un mari qui rentre à des heures impossibles. Pourtant, j'ai conscience de l'importance de son travail militant dans l'usine et je l'aide comme je peux. Plusieurs fois, il part de la maison à trois heures du matin pour ne rentrer que très tard le soir et repartir encore à trois heures du matin. Il lui arrive de ne pas pou-

voir voir les enfants pendant plusieurs jours. Pour moi, c'est dur, mais je l'accepte. Je dirai mieux : j'ai toujours encouragé mon mari à militer pour la classe ouvrière et pour le parti. Je lui ai toujours caché certaines appréhensions. Dans son usine, le PCF a une grosse implantation, parfois je crains un « cassage de gueule » (on le lui a promis !). Un jour ça arrivera comme c'est arrivé

il y a un an à notre grand fils au cours d'une diffusion.

Mais aussi, j'ai conscience d'être utile à nos idées en l'encourageant dans ses initiatives, en le soutenant quand il est découragé. Aussitôt après le 2e congrès de notre parti, il a eu un mauvais passage. Il gardait un attachement profond au parti mais il ne comprenait pas. A cette époque, je crois l'avoir encouragé en lui

démontrant que c'était une mauvaise passe. Je n'ai pas employé des arguments très compliqués, j'ai simplement essayé de lui rappeler qu'en se battant avec le parti, il se battait pour ses enfants, pour ceux des autres, pour l'avenir. C'est pourquoi je souhaite que beaucoup de femmes d'origine populaire viennent comme moi renforcer les rangs du parti qui est le leur.

Au service de l'émancipation des femmes

Le planning familial en Chine

Dans l'ancienne société chinoise, on disait volontiers « qu'on ne voyait jamais que des femmes enceintes sans entendre le rire des enfants ». C'est qu'alors le peuple tout entier était en esclavage. Les femmes n'avaient pas accès à la contraception et la mortalité infantile était incroyablement élevée : de l'ordre de 250 pour mille. Aujourd'hui, elle a été ramenée à 40 pour mille dans les zones rurales, 6 à 7 pour mille dans les grandes villes.

La question du planning familial a été abordée dès la Libération en 1949. Mais conçue d'une manière trop abstraite ou, parfois, autoritaire, elle a connu des échecs. C'est une réflexion sur ces échecs, dictée par la nécessité de convaincre le peuple qu'une politique de limitation des naissances était nécessaire à un bon développement du pays, donc à l'intérêt de tous, qui a fait naître la politique actuellement en vigueur et qui rencontre un franc succès.

Du point de vue de la contraception, une méthode très simple a été adoptée qui préconise l'emploi, selon les cas, de divers procédés : pilule, stérilet, diaphragme, préservatif masculin, stérilisation de l'homme ou de la femme lorsque le ménage a déjà plusieurs enfants (ce procédé, laissé au libre choix des intéressés n'a encore jusqu'ici rencontré que peu d'écho).

Désormais, 70 % des Chinoises utilisent des contra-

ceptifs. Les 2/3 d'entre elles ont recours à la pilule. Celle-ci est encore couramment une pilule quotidienne couvrant un cycle de 21 jours par mois. Mais des recherches intensives ont déjà mis au point une pilule mensuelle, trimestrielle et même un « vaccin » annuel, qui en sont au stade de la vérification.

L'avortement par pompe électrique aspirante, connu en France sous le nom de « méthode Karman », est couramment pratiqué dans les hôpitaux des communes rurales. Mais les autorités chinoises n'encouragent pas l'avortement comme méthode contraceptive. Il est seulement considéré comme le « dernier recours » de celles qui ont été réfractaires à la contraception et refusent leur grossesse. Comme tous les contraceptifs, l'avortement est totalement gratuit. Il est pratiqué à la seule demande de la femme enceinte.

Le planning familial est donc très développé en Chine, mais disent les dirigeants chinois, « on ne peut pas traiter ce problème comme dans les pays capitalistes, par pression économique, menace ou sévérité. Il doit faire partie de la planification socialiste et du système socialiste. Cela signifie qu'il doit être traité par une éducation politique puissante, stimulant la conscience collective du peuple. »

C'est pourquoi chaque comité de rue, chaque comité de quartier, chaque briga-

de et équipe de production a son équipe de propagandistes du planning familial. L'organisation des femmes, notamment dans les régions rurales, joue aussi un grand rôle en ce sens, les « médecins aux pieds nus », souvent jeunes et célibataires, étant accueillis sur ce point avec une certaine réticence par les paysans. Des équipes d'hommes dans les ateliers, à l'armée ont aussi pour tâche la popularisation de ces questions auprès de leurs camarades hommes.

Mais, par dessus tout, l'objectif de la limitation des naissances, comme celui du mariage tardif entre 25 et 27 ans (préconisé et non imposé contrairement aux affirmations d'une presse mensongère) est lié à celui de l'émancipation des femmes. Mariées jeunes, fatiguées par les grossesses multiples et le soin des enfants, les femmes ne peuvent participer pleinement à la production, se cultiver intellectuellement, acquérir dans la lutte, l'égalité politique et économique. En témoigne le fait que la politique du planning familial est essentiellement dirigée vers la population Han (94 % de la population chinoise). Les 54 minorités nationales de Chine souhaitent toutes se développer. Le parti et l'État chinois respectent cette aspiration en recommandant uniquement le mariage tardif pour le bien des femmes, leur santé et leur émancipation réelle.



En Albanie, pays de dictature du prolétariat, les femmes constituent désormais près de 50 % des travailleurs. Mais aussi, de plus en plus, elles accèdent à des postes de responsabilité : ci-dessus une des premières femmes chirurgien d'Albanie.



Les femmes palestiniennes participent pleinement au combat pour la libération de leur patrie. Récemment, c'est créée une unité féminine de combat.



En Somalie, une vaste campagne d'alphabétisation se développe à travers tout le pays. Les femmes participent à ce combat pour vaincre le sous-développement.



Le peuple espagnol commémorait ces jours-ci l'anniversaire du massacre de Vitoria (pays Basque). Ci-dessus, des femmes portant le cercueil de l'une des victimes.



File d'attente en Pologne dans un magasin d'alimentation. Les ouvrières polonaises ont été très actives dans les grandes insurrections populaires d'Ursus et de Radom, au printemps dernier, pour protester contre les conséquences de l'oppression social-impérialiste.

